

Introduction

Camille MANFREDI & Michel BYRNE

*Luskell va bagig war gribell an dour
Dispak da ouel a red,
Luskell bepred 'raog an aveliou flour,
Sent ouz'h ar stur bepred'.*

Cet ouvrage s'inscrit dans la continuité du colloque international dédié aux relations entre la Bretagne et l'Écosse qui s'est tenu à l'Université de Bretagne Occidentale de Brest à l'été 2016. Troisième volet du programme des rencontres Bretagne/Monde Anglophone initiées par Jean-Yves Le Disez en 2012, ce colloque fut organisé conjointement par le laboratoire Héritages et Constructions dans le Texte et l'Image (HCTI, EA 4249) et le Centre de Recherche Bretonne et Celtique (CRBC, EA 4451). Il fut aussi le fruit d'une collaboration

-
1. Premier couplet du chant « Luskell va bagig » (« Berce ma barque ») inspiré du fameux « Skye Boat Song » d'Harold Boulton et repris en Bretagne sur l'air qu'Anne Campbell MacLeod composa dans les années 1870 à partir d'un chant à ramer gaélique. Dans sa version anglaise, le chant porte sur la retraite vers l'île de Skye de Bonnie Prince Charlie au lendemain de la défaite de Culloden. Les paroles en breton sont signées de Yann Kerlann/Jean Delalande qui en a gommé toute référence à l'histoire des révoltes jacobites, opérant alors le retour du texte vers le chant de travail. « Luskell va bagig » fut particulièrement populaire dans les années 1970 lorsqu'il fut repris, entre autres interprètes, par Alan Stivell qui l'agrémenta dans son enregistrement de 2009 (sur l'album *Emerald*) d'un bref interlude en gaélique écossais servant à renouer le lien avec Skye. Un grand merci à Michel Byrne, Brigitte Merdy et Jean-Jacques Grall pour leurs éclairages sur ces questions.

étroite entre l'Université de Bretagne Occidentale, l'Université des Highlands and Islands et celles de Glasgow et Édimbourg. Réunissant les contributions d'universitaires, de poètes et de musiciens, ce volume est donc un « collectif » à plus d'un titre et veut témoigner d'une volonté commune d'interroger les origines et modalités du lien qui unit la Bretagne et l'Écosse et qui n'a jusqu'à présent fait l'objet que de trop rares investigations critiques.

Il apparaîtra à la lecture du présent recueil que ce lien est fait d'histoire réelle ou apocryphe, de contacts durables ou épisodiques, d'échos et de dissonances ; qu'il n'est pas si ténu qu'il n'y paraît. Lien ou désir de lien : *same difference, memes tra* ? On évoquera alors des contacts et transferts qui se sont, en apparence du moins, fréquemment opérés à sens unique : le mariage en 1442 entre Isabeau d'Écosse et François I^{er} de Bretagne, la fuite des soldats jacobites vers les côtes bretonnes et normandes après l'échec des insurrections de 1715 et 1745, la création en 1862 du premier grand chantier naval de Saint-Nazaire, en Bretagne « historique », sous l'égide de John Scott de Greenock² et la contribution des Écossais à la reconstruction de Brest après la Seconde Guerre mondiale. L'Écosse, souvent, donne l'exemple, partage ses savoirs et techniques, elle prête ses bras. Son souffle, aussi, comme en témoignent les phénomènes d'acculturation musicale sur fond de lutte identitaire examinés ci-après. L'Écosse inspire, elle se laisse inspirer à son tour ; les pratiques culturelles, sociales, sportives évoluent de concert ou se croisent l'espace d'un instant, à la faveur, parfois, des vellétés politiques de ceux et celles qui les véhiculent.

Au-delà des clichés et d'un essentialisme encore fréquemment convoqué à des fins idéologiques, les contributions qui font ce recueil veulent dépasser la celtomanie qui voudrait que la Bretagne et l'Écosse se ressemblent de manière innée pour se pencher sur le travail des tisserands du lien : acteurs de la vie politique, économique et culturelle de nos deux régions, *Onion Johnnies*, sonneurs, sportifs, soldats, vieilles formidables et pétromorphes, poètes voyageurs, traducteurs, romanciers ossianophiles, scénaristes de bande dessinée, ethnologues, musicolo-

2. Institut Culturel de Bretagne et Centre de Recherche et de Diffusion de l'Identité Bretonne, *De la Clyde à Saint-Nazaire : les liens Bretagne-Écosse dans la construction navale*, Vannes, CREDIB, 2004.

gues et folkloristes. Tous nous posent la question cruciale et épineuse des manières que nous avons de nous représenter à nous-mêmes ; des manières, aussi, que nous avons de nous présenter à, contre, ou en marge de l'autre.

En 1926, Hugh MacDiarmid plaçait quelques vers de Sacheverell Sitwell en épigraphe à *A Drunk Man Looks at the Thistle*, invitant à bien faire la différence entre le chardon et la rose. Bien que de façon moins oppositionnelle, on saura aussi distinguer le chardon de l'ajonc : en termes de vitalité politique et économique, le contraste est en effet frappant entre une Écosse post-dévolotionnaire en marche, peut-être, vers son indépendance, et une Bretagne pleinement intégrée dans l'État-nation de ce début de millénaire. Tout au plus remarquera-t-on que le clivage politique qui se creuse entre le Grand Ouest et le reste de la France n'est pas sans rappeler celui qui préfigura, au nord du mur d'Hadrien, le long processus qui devait conduire au référendum de 1996 et au rétablissement du Parlement écossais. Alors peut-être sera-t-on tenté de se souvenir que dans l'histoire institutionnelle, la Bretagne et l'Écosse ont parfois suivi des chemins que, si l'histoire n'était faite que de dates, on pourrait penser parallèles : les deux royaumes furent fondés au milieu du IX^e siècle – en 849 et 843 respectivement – pour s'unir bon gré mal gré à celui de France pour l'une, celui d'Angleterre pour l'autre, entre 1532 et 1603. La Bretagne et l'Écosse perdirent enfin toutes deux leur parlement au cours du XVIII^e siècle, la première au lendemain de la Révolution, la seconde suite à un isolement économique pensé et orchestré par le voisin du Sud. À causes différentes, effets comparables, ceux en particulier d'une longue négation institutionnelle qui fut tout autant source de mouvements antagonistes, sursauts identitaires et renaissances culturelles que de tendances marquées à la nostalgie passéiste (la Bretagne aussi, eut son école du *Kailyard*³), l'atavisme paralysant et l'autodénigrement – cela aussi nous

3. L'École du *Kailyard* sévit de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale sous la plume, par exemple, d'Ian McLaren. Dans cette fiction caricaturale et destinée en priorité à un lectorat diasporique, l'Écosse apparaît comme un Éden préindustriel et pastoral, peuplé de braves gens candides et insipides unis autour du labeur fermier et de valeurs – là, presbytériennes – gentiment dispensées par les figures archétypales du maître d'école et du pasteur.

le partageons, même si l'on peut espérer, ici comme ailleurs, en avoir perçu les derniers échos.

Sur le plan du multilinguisme de la Bretagne et de l'Écosse, on notera que l'UNESCO classe désormais depuis 2009 le breton et le gallo parmi les langues « sérieusement en danger », le gaélique écossais parmi celles « en danger », le scots (ou *Braid Scots*) parmi les langues « vulnérables »⁴. Toutes sont officiellement reconnues comme langues régionales, le gaélique écossais et le breton étant eux placés sous la protection d'offices et établissements publics cofinancés par la région, l'État et l'Europe : *Bòrd na Gàidhlig* en Écosse (fondé par décret du Parlement écossais en 2005 et basé à Inverness) et l'*Ofis publik ar brezhoneg* en Bretagne (2010, Carhaix). À l'ouest comme au nord, le nombre de classes bilingues et d'établissements dispensant leur enseignement en langue régionale est en constante augmentation, et ce même sur des territoires où le gaélique écossais et le breton ne sont plus parlés quotidiennement.

Si politiquement et linguistiquement Bretagne et Écosse sont dissemblables, toutes deux sont alors engagées dans le même effort, celui de maintenir leurs identités multiples face à une culture de plus en plus urbaine et de plus en plus mondialisée. Cet ouvrage s'attache ainsi à explorer l'histoire et la nature des échanges (littéraires, artistiques, économiques...) entre la Bretagne et l'Écosse et à apporter de nouvelles perspectives sur ce qui fait leur(s) histoire(s), leurs identités culturelles et leur multilinguisme, ainsi que sur leurs réponses respectives à un contexte culturel et socio-économique en mutation. On se souviendra que la conférence qui inspira ce volume s'est tenue une semaine à peine après le référendum sur la sortie du Royaume-Uni de l'Europe – avec le résultat que l'on sait et que commente en postface l'ancien *First Minister* Alex Salmond. Une de ces réponses est peut-être déjà

4. Christopher MOSELEY (dir.), *Atlas des langues en danger dans le monde*, 3^e édition Paris, Éditions UNESCO, 2010. Version en ligne: <http://www.unesco.org/culture/languages-atlas/fr/atlasmap.html>. Selon la classification de l'UNESCO, une langue « sérieusement en danger » est « parlée par les grands-parents ; alors que la génération des parents peut la comprendre, ils ne la parlent pas entre eux ou avec les enfants » ; une langue « en danger » n'est plus apprise en tant que langue maternelle « à la maison » ; une langue « vulnérable » est parlée par la plupart des enfants, mais elle peut être restreinte à certains domaines, notamment domestiques.

performative, apportée par la coopération scientifique à l'origine de l'objet que vous tenez en main. Examiner le lien, ses points de force et de faiblesse, n'est-ce pas aussi le retisser ? Le texte n'est-il pas, aussi, un événement ?

Ce recueil est organisé en quatre sections. La première se penche sur les modalités, en Écosse et en Bretagne, de ce qu'Eric Hobsbawm et Terence Ranger qualifiaient d'« invention de la tradition » – ici, de traditions partagées – et sur la manière dont les deux communautés se sont imaginées, dirait Benedict Anderson – ou *ont été* imaginées – au contact l'une de l'autre, au mépris, parfois, de l'histoire avérée. Du rêve panceltique aux fabrications folkloriques démagogiques et à cette « marginalité » toute relative, les contributions de Patrick Galliou, Lauren Anne-Killian Brancaz et Rob Gibson nous invitent à réévaluer la nature de nos échanges dans l'histoire et leur part de subjectivité.

La deuxième section est dédiée aux pratiques sociales et culturelles d'Écosse et de Bretagne qui firent l'objet de transferts et d'adaptations, influant et fédérant les perceptions et consciences du paysage, du temps et de la cohésion sociale. Entre figures mythologiques, pratiques calendaires et sportives et politiques linguistiques, Lee Fossard, Anne et Fañch Postic, Tanguy Philippe, Pierre Martin et Ronan Barré se penchent sur les façons dont nous vivons nos territoires et nos communautés.

La troisième section porte sur les phénomènes d'acculturation, contamination et réciprocité musicale, notamment sur leurs raisons politiques (Sébastien Carney) et les problématiques concrètes qu'elles ont posées (Gilles Goyat). Per Ahlander montre alors comme les démarches de collectage de grandes figures du nationalisme breton ont inspiré collecteurs et musicologues écossais. La contribution de Stuart Eydmann retrace enfin l'histoire de la présence écossaise lors des Festivals Interceltiques de Lorient – une présence remarquée à chaque édition, plus particulièrement en 2007 et en 2017, années où l'Écosse est mise à l'honneur.

La dernière section du recueil est dédiée au volet littéraire des échanges et contacts entre la Bretagne et l'Écosse. Bernard Sellin et Kristin Lindfield-Ott évoquent ainsi ces voyages physiques ou imaginaires, écopoétiques ou ossianiques, depuis ou vers l'Écosse,

de Kenneth White et Jules Verne. Les deux contributions de Stéphanie Noirard et Lise Tannahill examinent la construction et la représentation, par temps de crise, du sentiment communautaire dans la poésie de guerre et la bande dessinée. Nous avons enfin souhaité laisser la part belle à l'écriture créative et confier quelques pages à ceux et celles, auteurs et traducteurs, qui sont les acteurs de ce dialogue, à commencer par Christine De Luca, originaire des îles Shetland, *Makar* de la ville d'Édimbourg et récompensée en 2007 par le prix du livre insulaire d'Ouessant. D'île en île, avec elle nous nous interrogeons : la marge (mais de qui, et de quoi ?) ne désigne-t-elle pas cet espace ininterrompu, ouvert aux possibles, qui court entre ce qui paraît si lointain et qui est, finalement, si proche ? Puis vient Paol Keineg que l'on ne présente plus, poète, traducteur de Hugh MacDiarmid et cousin pas si éloigné que ça d'un Menez ar Gall dont le Johnny Onion nous conduit ici, dans une lenteur toute philosophe, sur la route de Glasgow. C'est pour nous un privilège que de vous présenter ces beaux textes, dont certains inédits, accompagnés de leurs traductions vers le français, l'anglais et le gaélique écossais.

Avant de vous souhaiter une bonne lecture, nous voulons réitérer le vœu que ce recueil soit, plus qu'une fin, un point de départ ; un point, ou un signe. Bretagne/Monde Anglophone, Bretagne-Écosse : en lieu et place de la barre oblique, figure de la césure et de l'opposition binaire, nous proposons le trait d'union.

*Luskell va bagig war gribell an dour
Dispak da onel a red,
Luskell bepred 'raog an aveliou flour,
Sent ouz'h ar stur bepred'.*

The present volume has its origins in the international conference on Breton-Scottish connections held at the Université de Bretagne Occidentale (UBO) in Brest in summer 2016, the third gathering in the “Brittany/the English-speaking World” colloquium series launched by Jean-Yves Le Dizez in 2012. This latest conference was organised jointly by the HCTI research centre (Héritages et Constructions dans le Texte et l’Image, EA 4249) and the CRBC (Centre de Recherche Bretonne et Celtique, EA 4451), and was also the result of extended collaboration between the UBO and the universities of the Highlands and Islands, of Edinburgh and of Glasgow. Featuring contributions from academics, poets and musicians, the volume is a collective effort in more ways than one, and reflects a shared aim to investigate the origins and modalities of the connection between Brittany and Scotland which hitherto have all too rarely been critically examined.

As will emerge from the contributions that follow, the postulated Breton-Scottish connection is perhaps not as tenuous as one might think, being constituted by real history as well as apocryphal, contacts both longstanding and episodic, and a mix of echoes and dissonances.

5. The first verse of “Luskell va bagig” (“Swing, my boat”), a Breton fisherman’s song inspired by Harold Boulton’s famous “Skye Boat Song” of the 1870s. Boulton’s lyrics, commemorating Prince Charles Edward Stewart’s escape after the battle of Culloden in 1746, were written to a melody by Anne Campbell MacLeod partly derived from a Gaelic rowing song. In his Breton lyrics, Yann Kerlann/Jean Delalande dropped all reference to the Jacobite theme. “Luskell va bagig” was particularly popular in the 1970s. In his 2009 recording of the song on the album *Emerald*, Alan Stivell added a brief interlude in Scottish Gaelic, restoring the connection to the Isle of Skye. (Thanks to Brigitte Merdy, Jean-Jacques Grall and Michel Byrne for their clarifications.)

Actual connection or willed connection – same difference? One could cite instances of contact and transfers, often unidirectional: the marriage of Isobel of Scotland to Francois I of Brittany in 1442; the flights of Jacobite soldiers to the coasts of Brittany and Normandy in the wake of the failed 1715 and 1745 uprisings; the construction of the first major naval shipyard in historic Brittany, at Saint-Nazaire, under the direction of John Scott of Greenock⁶; and the contribution of the Scots to the post-World War II reconstruction of the city of Brest. Scotland has often shown the way, sharing its knowledge and its technical know-how, its muscle – and also its lung power, as the examples of identity-driven musical acculturation discussed below testify. Scotland has provided inspiration, and in turn has itself been inspired; we see cultural, social, and sporting practices evolve in synchronicity or briefly cross each other's paths, sometimes carried on the wings of their instigators' political dreams.

The contributions to the present volume aim to go beyond cliché and to bypass the celtomania that assumes an innate affinity between Brittany and Scotland, or the essentialism still often called on for ideological purposes. They set out instead to explore the work of individuals who have woven the varied strands of our connection: those actors in the political, economic and cultural life of our two countries, be they Onion Johnnies, pipers, sportsmen, soldiers, fearsome petromorphic *cailleachs*, itinerant poets, translators, Ossian-enamoured novelists, graphic-novelists, ethnologists, musicologists or folklorists. All of them raise the crucial and thorny question of how we represent ourselves to ourselves; and also how we represent ourselves to each other, in contrast to each other, or on the margins of each other's world.

In 1926, Hugh MacDiarmid used lines by Sacheverell Sitwell as an epigraph to *A Drunk Man Looks at the Thistle*, to underline the fundamental differentiation to be made between the thistle and the rose. Distinctions can also be drawn, though with less antagonism,

6. Institut Culturel de Bretagne et Centre de Recherche et de Diffusion de l'Identité Bretonne, *De la Clyde à Saint-Nazaire : les liens Bretagne-Écosse dans la construction navale*, Vannes, CREDIB, 2004.

between the thistle and the gorse: there is a striking contrast in terms of political and economic vitality between a post-devolutionary Scotland possibly edging towards independence and a Brittany fully integrated into the 21st-century French nation-state. One might go as far as to suggest that the growing political chasm between the west of France and the rest of the Hexagon bears some resemblance to that which heralded the long process north of Hadrian's Wall towards the defining referendum of 1996 (on the reconstituting of the Scottish Parliament). One might also recall that, institutionally, Brittany and Scotland have periodically followed what might be seen as parallel paths, were history merely a matter of dates: each kingdom emerging in the mid-9th century (849 and 843 respectively); both attaching themselves to their more powerful neighbour kingdom (in 1532 and 1603 respectively); and both losing their Parliament in the 18th century, Scotland in 1707, following an economic embargo orchestrated by its southern neighbour, and Brittany in the wake of the French Revolution. The causes may vary, but some of the effects are similar: an institutional exclusion giving rise not only to protest movements, assertions of national identity and cultural revivals, but also a tendency towards backward-looking nostalgia (Brittany had its Kailyard school too!), paralysing atavism and self-denigration – all attributes which we share, even if there is reason to hope they are being shed.

As regards the multilingualism of both Brittany and Scotland, one should note that since 2009 UNESCO lists Breton and Gallo as “severely endangered” languages, whereas Scottish Gaelic is “definitely endangered”, and Scots merely “vulnerable”⁷. All are recognised as European regional languages, with Breton and Scots Gaelic now under the statutory protection of official government bodies funded variously by the “region”, the State, or Europe: *Bòrd*

7. Christopher MOSELEY (ed.), *Atlas of the World's Languages in Danger*, 3rd edition Paris, UNESCO Publishing, 2010. Online version: <http://www.unesco.org/languages-atlas.html>. In the UNESCO classification, a language is “severely endangered” when it is spoken by grandparents but “while the parent generation may understand it, they do not speak it to children or among themselves”; a language is considered “definitely endangered” when “children no longer learn the language as mother tongue in the home”; when a language is deemed “vulnerable”, “most children speak the language, but it may be restricted to certain domains”.

na Gàidhlig, based in Inverness, was established by the Scottish Parliament's Gaelic Language Act of 2005 (which recognised Gaelic as “an official language” of Scotland commanding “equal respect” to English); while the *Ofis publik ar brezhoneg* was established at Carhaix in 2010. In Scotland as in Brittany, schooling through the medium of the Celtic language continues to flourish, notably in areas not traditionally associated with either language.

Thus if there are political and linguistic differences between Brittany and Scotland, both are nevertheless engaged in a cognate struggle to maintain their multiple identities in the face of an increasingly urbanised and globalised culture. The present volume seeks to explore the occurrence and nature of Breton-Scottish exchanges (literary, artistic, economic, etc.), and to bring fresh perspectives to bear on what has formed the two countries' histories and cultural-linguistic identities, and how they have each responded to an ever-changing cultural and socio-economic context. Are our own texts responses to recent events? We may recall that the conference from which this volume derives was held hardly a week after the Brexit referendum. The academic cooperation underpinning the present collection may be seen as a concrete rejoinder to that development⁸. To examine a connection, in both its strong and its weak points – is that not also to reinforce the connection? Can texts themselves not also be historical events?

The volume is organised in four sections. The first explores the modalities, in Brittany and Scotland, of what Eric Hobsbawm and Terrence Ranger called “the invention of tradition” (shared traditions, in our case), and the various ways in which the two communities have imagined themselves (to echo Benedict Anderson) or have been imagined by each other at moments of encounter, sometimes with scant regard for historical veracity. The contributions of Patrick Galliou, Lauren Anne-Killian Brancaz and Rob Gibson invite us to re-evaluate the nature of our historical exchanges and their subjective element, from the Pan Celtic dream to populist fabrications in folklore or a highly relative “marginality”.

The second section focuses on social and cultural practices which

8. See former First Minister Alex Salmond's postface to the present volume.

have been subject to transfer and adaptation in Scotland and Brittany, influencing and coalescing perceptions of landscape, time and social cohesion. In their studies of mythological figures, seasonal and sporting practices and language politics, Lee Fossard, Anne and Fañch Postic, Tanguy Philippe, Pierre Martin and Ronan Barré examine the ways in which we inhabit our territories and our communities.

The third section turns to the phenomenon of musical acculturation and cross-pollination, specifically its political causes (Sébastien Carney) and the concrete challenges it has posed (Gilles Goyat). Per Ahlander demonstrates how the folklore-collecting initiatives of major Breton nationalist figures inspired Scottish collectors and musicologists. Finally, Stuart Eydmann's contribution delineates the history of Scottish participation in the *Festival Interceltique de Lorient* – manifested year on year, but particularly strong in the designated “Scottish years” of 2007 and 2017.

The final section of the volume turns to the field of literary contacts and exchanges. Thus, Bernard Sellin and Kristin Lindfield-Ott evoke the travels of Kenneth White and Jules Verne respectively, whether these be physical or imaginary, geopoetic or Ossianic, towards or from Scotland. The contributions of Stéphanie Noirard and Lise Tannahill examine the construction and representation of community spirit in times of crisis, in war poetry and graphic novels respectively. Finally we were keen to give due prominence to creative writing and to entrust the closing pages of the book to authors and translators who have been instigators of dialogue, starting with Shetland-born Christine De Luca, City of Edinburgh *Makar* and 2007 awardee of the Ouessant prize for island literature. As she transports us from isle to isle, the question arises: does the “margin” (whose margin? marginal to what?) not designate that uninterrupted space, wide open to possibilities, that flows between what can seem so distant but is in fact very near? Then we come to Paol Keineg, a poet who needs no introduction in Brittany, now also a translator of MacDiarmid, and not too distant a relation at all of Menez ar Gall, whose Onion Johnny takes us on the road to Glasgow, at a languid pace apt for reflection. It is a privilege to be able to introduce these texts (some never hitherto published), along with their translations into French, English and Scots Gaelic.

One final point before wishing our readers an enjoyable and stimulating read: we fervently wish this essay collection to be a starting-point rather than an end, a pointer to further dialogue. Brittany/the English-speaking World...Brittany-Scotland: rather than the oblique of binary opposition, the hyphen of connection.